

SOMMAIRE

Liminaire:	
Hommage à Ernest Schüle	
par Pierre Henry	5
Le Jura à l'heure solaire	
par Michel Ory et Philippe Bouille	7
La messe à la grange	
par Marcel Berthold	17
Tradition perdue :	
Le jeu de quilles	
par Robert Fleury	25
Anciennes verreries jurassiennes	
par Anne-Marie Steullet	43
Une maison rurale en l'an 1565	
par Roger Châtelain	59
Maréchal-ferrant et fer à cheval	
par Pierre Froidevaux.....	61
Les boules atropopaiques	
par Jeanne Bueche	68
Couverture: «En Ajoie», huile d'Albert Schnyder, 1977 (Propriété privée). Publiée avec l'aimable autorisation de Pro Jura.	

L'Hâta est publié par l'Association pour la sauvegarde du patrimoine rural jurassien (ASPRUJ). La revue est remise sans supplément à chaque membre qui s'acquitte de la cotisation.

Comité de rédaction

Rédacteur responsable: Georges Schindelholz, prêtre-journaliste, 2916 Faliy.
Membres : Robert Fleury, employé d'Etat, 2802 Develier ; Anne-Marie Steullet, journaliste, 2740 Mouliez.

Prix du numéro: Fr. 25.—.

HOMMAGE À ERNEST SCHÜLE

Le dernier numéro de « L'Hôtâ » était déjà sous presse lorsque nous est parvenue l'annonce du décès du professeur Ernest Schüle. Son épouse, Mme Rosé-Claire Schüle, ancienne présidente du comité central de la Société suisse des traditions populaires, était peut-être plus connue que son mari au sein de l'Association pour la sauvegarde du patrimoine jurassien. Il n'en demeure pas moins qu'Ernest Schüle a été étroitement associé à ses travaux. « L'Hôtâ » a tenu à rendre hommage à la mémoire de ce grand ami des Jurassiens.

Des liens privilégiés avec le Jura

Les attaches d'Ernest Schüle avec le Jura ne datent pas de 1974, année mémorable s'il en est. Mais c'est surtout à partir de 1974 que l'éminent professeur se fit connaître des enseignants jurassiens par les cours de formation continue qu'il donna sous l'égide du Centre de perfectionnement de Moutier. Toponymie, anthroponymie, patois jurassiens, histoire de la langue française, ancien français (avec Zygmund Marzys) furent les thèmes abordés par celui qu'on appelait respectueusement «Monsieur Schüle».

Non seulement il fit découvrir aux instituteurs et maîtres secondaires maints aspects des sciences humaines qu'il maîtrisait souverainement, mais il affina chez eux le goût de pousser plus loin leurs investigations. Il leur apprit surtout que le sage n'affirme rien sans avoir étayé suffisamment ses recherches, sans remonter aux sources : les documents d'archives.



Ernest Schüle, 1912-1989.

Un savant dialectologue

Né à Hérisau en 1912, Ernest Schüle fit ses études à l'Université de Zurich et compléta sa formation à Madrid et Pérouse. Frappé par la tuberculose, il passa sept ans dans les sanatoriums avant de s'établir à Crans-sur-Sierre en 1947. Le Valais ne lui offrit pas seulement des chances de guérison, mais un terrain idéal pour l'étude des patois, encore très vivants à l'époque.

Collaborateur dès 1940 du Glossaire des patois de la Suisse romande, il en devint le rédacteur en chef dès 1949 et le resta jusqu'à sa retraite en 1977. Tous les spécialistes s'accordent — ce qui n'est pas très courant — pour affirmer qu'Ernest Schüle a grandement influencé la tenue scientifique de ce monumental dictionnaire. Dépassant le domaine du langage, cet humaniste fit du Glossaire (selon Maurice Zermatten, membre de la Commission philologique) « un merveilleux musée folklorique et ethnographique où se trouvent consignées les richesses de notre passé».

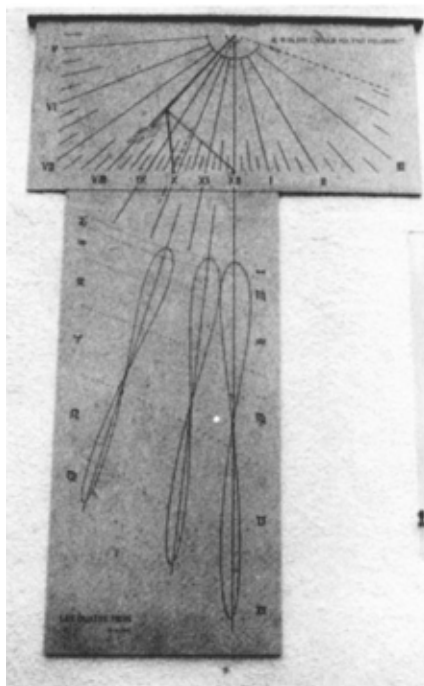
Professeur à l'Université de Neuchâtel, Ernest Schüle avait acquis une réputation internationale de brillant dialectologue. En 1973, il fonda le *Centre d'études du français régional*, organisme qui s'imposa d'emblée à l'attention des rédacteurs des dictionnaires *Larousse* et *Robert*.

Cet homme aux dons multiples était très scrupuleux quand il écrivait. Selon le témoignage de ses proches, «chaque (...)

LE JURA À L'HEURE SOLAIRE

Sous toutes leurs formes, les cadrans solaires ont été durant près de trois millénaires les témoins tranquilles du temps qui passe. Vers la fin de leur règne, entre les XV^e et XVIII^e siècles, ils connurent leurs heures de gloire, devenant à la fois objets d'an et instruments de précision. Il est peu connu que ces instruments millénaires servirent des siècles durant à régler les premières horloges mécaniques, qui n'avaient pas encore une grande précision. Il en alla sans doute ainsi pour la doyenne des horloges mécaniques jurassiennes. Placée sur la Maison de la Ville à Porrentruy, elle fonctionna de 1413 à 1751!

Mais le développement des techniques aidant, le mouvement de l'engrenage et du pendule allait remplacer celui du soleil. Aujourd'hui, les cadrans solaires sont oubliés. Toutefois, ces instruments d'un autre temps n'ont pas tous disparu. Nombreux sont ceux qui ornent encore les façades des églises et autres beffrois. Et il existe encore des passionnés de la lecture solaire, simple curieux de la chose ancienne ou véritable spécialiste en gnomonique — le nom savant de la science des cadrans solaires — qui se veulent de faire vivre ou revivre ces compagnons de route de l'humanité. Le Chaux-de-Fonnier Xavier Theurillat est l'un d'eux. Cet horloger a construit plusieurs cadrans solaires de valeur, notamment celui qui orne la façade sud de sa résidence des Breuleux au N° 2 de la rue du Crêt.



Construit au début des années 80, ce cadran est un des instruments solaires les plus complexes dans le canton. Il est l'œuvre de M. Xavier Theurillat, qui l'a placé sur sa maison de vacances des Breuleux. Cet instrument est à la fois un cadran ordinaire vertical (plaque gravée en haut) et une méridienne (en bas). La méridienne, avec ses trois courbes d'équation du temps, permet de connaître non seulement l'heure légale (été comme hiver), mais également l'heure solaire moyenne du lieu (qui est en fait l'heure solaire vraie «standardisée» pour que les jours durent tous 24 heures).

Traduire les mouvements du soleil

Un cadran solaire est, comme son nom l'indique d'ailleurs, un instrument permettant de «traduire» sur une surface réduite le mouvement apparent du soleil dans le ciel. Il se compose de trois parties. Tout d'abord d'une tige qui va porter l'ombre, appelée le «style» ou abusivement le « gnomon ». Cette tige est fixée à une table — placée généralement horizontalement ou verticalement, mais pouvant présenter une inclinaison quelconque — où se projette l'ombre. Cette tige, suivant le type de cadrans, peut être perpendiculaire ou parallèle à cette table; elle est le plus souvent inclinée dans une position intermédiaire. La troisième partie d'un cadran sont les lignes des heures tracées sur la table.

Les cadrans solaires les plus simples et les plus courant, dits «ordinaires», ont un style qui est parallèle à l'axe géographique terrestre. Les gnomonistes parlent de cadrans verticaux, horizontaux, orientaux ou occidentaux, suivant que leurs tables soient verticales, horizontales, orientées face à l'est ou face à l'ouest. Dans le Jura, une région riche en instruments solaires, la plupart sont des cadrans ordinaires verticaux.

Comme on le voit, il n'existe pas — et de loin — un seul modèle de cadrans solaires. Avec quelques notions de (...)

LA MESSE À LA GRANGE

L'intérêt pour le patrimoine rural est encore limité à certains cercles, en général d'ailleurs extérieurs au monde paysan. Au cours de la première année de la campagne de relevés de l'inventaire des maisons rurales du canton du Jura, j'ai été frappé de constater que, pour de nombreuses personnes, l'étude des constructions rurales ne pouvait présenter le même intérêt que celle des monuments historiques traditionnels. De façon significative, on me signalait des événements qui pouvaient par contre justifier un intérêt pour le bâtiment dans lequel ils s'étaient produits: la naissance d'une personnalité, l'hébergement de soldats ou de chevaux pendant la guerre, ou encore le fait qu'on y disait la messe pendant le Kulturkampf. Ainsi, et sauf exceptions, ce n'était pas tant par des qualités de construction ou de décor que le bâtiment était digne d'attention, mais bien parce qu'un jour la «grande histoire» était passée par-là.

Les références au Kulturkampf en particulier m'ont paru intéressantes pour mettre en évidence le développement d'une conscience historique locale et régionale en relation avec un genre bien particulier de bâtiments. On s'en doute, une fiche d'inventaire ne permet guère de mettre en valeur cet aspect, qui relève pourtant également de l'étude des maisons rurales, puisqu'il a trait au rapport, en l'occurrence quasi mythique, entre la maison et ses habitants. Avant d'en voir

les incidences, sur les gens et sur les bâtiments, il convient de rappeler brièvement ce que fut, comme disent les livres d'histoire, la période troublée du Kulturkampf¹.

Rappel historique

Les luttes politico-religieuses du Kulturkampf se situent dans le vaste contexte de l'opposition entre l'Eglise et l'Etat,

particulièrement marquée au cours du XIX^e siècle. Sans entrer ici dans les détails, on peut rappeler que l'Eglise catholique s'est trouvée opposée au radicalisme démocratique, aussi bien pour des questions de doctrine que d'organisation. L'opposition devint manifeste avec la publication du Syllabus, en 1864, document qui fait la liste des thèses considérées comme pernicieuses par l'Eglise catholique. Dans le diocèse de Bâle, la lutte fut particulièrement aiguë. En (...)



Glovelier, «La Djinie». Dans de nombreux cas, le bâtiment où se disait la messe pendant le Kulturkampf est un élément marquant du site villageois.

TRADITION PERDUE : LE JEU DE QUILLES

Parmi les jeux qu'il a inventés, l'homme a souvent cherché à mettre en évidence sa force et son adresse. Extrêmement répandu et populaire autrefois, le jeu de quilles répondait parfaitement à ces exigences. Dans les temps reculés, les quilles étaient constituées de morceaux de bois taillés grossièrement et de boules travaillées de façon tout aussi rudimentaire. Puis, l'évolution des techniques permit au tourneur d'affiner son travail et de présenter des produits équilibrés et de qualité avant que n'apparaissent les jeux de quilles confectionnés entièrement à partir de matières synthétiques.

Les boules et les quilles les plus anciennes connues dans le monde, nous viennent de la civilisation égyptienne. Taillées dans la pierre, elles ont été découvertes dans les pyramides. L'odyssée pour sa part, nous révèle l'existence de quilles carrées comme en Egypte, également taillées dans la pierre, découvertes en Grèce et datant de la Guerre de Troie, douze siècles avant Jésus-Christ. Pourtant, certains spécialistes des traditions populaires pensent que le jeu de quilles est issu des traditions germaniques et que l'on doit son essor aux anciens peuples germains.

Dans nos régions, même s'il était connu depuis très longtemps, c'est sans doute au XIV^e et au XV^e siècle que le jeu de quilles commença à s'étendre à des couches toujours plus larges de la population. Ce jeu devint si répandu et popula-

re qu'il fallut en interdire la pratique sur la voie publique au début des années 1800 (Loi sur la police des routes du canton de Berne du 21 mars 1834 - art. 19). La plupart des établissements publics avaient construits des pistes de jeu à l'abri des intempéries, ce qui favorisa encore la pratique du jeu de quilles. Il avait connu un tel développement que les établissements qui ne disposaient pas de leur propre piste de jeu constituaient une minorité.

Les exemples ci-après donnent, à ce titre, une image éloquente de la situation au début de ce siècle.

Ainsi avec 1120 habitants, le village d'Allé qui comptait treize restaurants ne comptait pas moins de neuf jeux de quilles. A Cornol, 1100 habitants, on dénombrait six restaurants comptant chacun un jeu de quilles. Les quatre restaurants de Develier, 600 habitants, possédaient chacun leur jeu de quilles.

La situation n'était pas différente ailleurs dans la vallée de Delémont, aux Franches-Montagnes, dans le district de Moutier ou de La Neuveville ou en Erguel. C'est ici précisément que la tradition s'est maintenue grâce au Club de quilles « Erguel » né en 1956 (...)



Recourt - Auberge de la Croix-Fédérale. (A. Lâchât, propr.)

ANCIENNES VERRERIES JURASSIENNES

Le Jura a compté dès le XVII^e siècle de nombreuses verreries le long des plus grands cours d'eau. Gustave Amweg n'hésite pas à parler d'industrie du verre bien qu'il s'agissait, comme on le verra, de petites unités de fabrication plus ou moins florissantes. Une seule est encore en activité, à Moutier, mais le genre de production a changé : de verrerie la maison a passé à la fabrication de verres industriels.

Trois facteurs devaient se trouver réunis dans un circuit assez restreint pour rétablissement d'une usine: des gisements de sable vitrifiable; de grandes quantités de combustible; un cours d'eau pour le transport du bois par flottage.

Les princes-évêques s'intéressèrent aux verreries. En vertu des droits régaliens, ceux qui voulaient, construire une usine de ce genre devaient préalablement obtenir une autorisation, qui était d'ordinaire accordée moyennant certaines redevances. Lorsque c'était possible, la cour de Porrentruy se procurait des objets en verre chez les verriers indigènes. Mais pour la verrerie soignée, on faisait des achats à l'étranger. Des carafes et des verres gravés de la crosse de Bâle et du chapeau princier ont été achetés à Strasbourg et aux verreries royales de Saint-Quirin, ce qui laisse penser que les objets fabriqués dans le pays devaient être plus rudimentaires et qu'on fournissait surtout du verre à vitre.

La verrerie d'autrefois

Dans un document de 1777, qui se trouve à la Cour de Baumes-les-Dames (France), on lit la description suivante : «L'objet principal d'une verrerie est le four, où se fait la fonte des matières (désignées sous le nom de frittes) par le moyen du four de réverbère. Sa construction exige les dimensions les plus exactes et l'attention la plus scrupuleuse: la moindre chose omise le rend imparfait et inutile.

»Le four, qu'on appelle le four de fusion, est composé d'une quantité plus ou moins grande d'ouvreaux. On appelle ouvreaux les places où les ouvriers se mettent pour puiser dans les creusets ; il y a autant d'ouvreaux que de creusets.

»Ces creusets sont arrangés dans le four, et c'est là que le verre se forme et se fond ; c'est là qu'on le puise pour lui donner la forme convenable,

» Tous les creusets doivent être remplis à propos, en même temps et de la (...)



Déchets de verre, trouvés lors de fouilles archéologiques, au Chaluet, près de Court, où plusieurs verreries étaient en activité au XVIII^e siècle.
(Photos Laurent Enard)

UNE MAISON RURALE DE L'AN 1565

Dans les communes de Tramelan-Dessus et de Tramelan-Dessous (qui ont fusionné en 1950 en un seul Tramelan), j'ai été frappé par le nombre d'écussons sculptés au linteau de portes des anciennes maisons paysannes. Après en avoir fait un inventaire, je décidai d'aller voir ailleurs, aux Franches-Montagnes par exemple, ce que je pouvais découvrir à ce sujet.

C'est ainsi qu'en août 1943, passant au Cerneux Joly, commune du Noirmont, je découvris un écu placé au linteau

d'une porte et marqué du millésime 1565. Cette date est jusqu'à ce jour la plus ancienne qu'on ait pu découvrir ici dans la Montagne jurassienne.

L'écusson qui nous est parvenu en mauvais état, vu le nombre de siècles qui ont défilé devant lui, contient cette date de 1565 et un motif passablement tailladé (par l'homme ou par le temps ?) représentant une charrue. On peut y reconnaître toutefois la roue, le soc, les mancherons. La charrue à roue s'appelle le bra-

bant et c'est évidemment l'emblème d'un agriculteur (*fig. 1 et 2*).

Par bonheur le facteur Eugène Cattin, des Bois, avait photographié cet immeuble du Cerneux Joly aux environs de l'an 1905, et je peux en présenter ici la photo. On y constate qu'à cette époque-là, la porte surmontée de l'écusson était déjà obstruée et cimentée (*fig. 3*). On la voit derrière le troisième arbre dénudé à droite. Après recherches dans nos Archives cantonales jurassiennes (Dossier B 194-17, la Franche Montagne, les Lods (...)



Fig.1.



Fig.2.

MARÉCHAL-FERRANT ET FER À CHEVAL

Le Jurassien est collectionneur ; parmi ceux-ci Roland Oberli de Saignelégier constitue depuis plusieurs années un petit musée d'objets de maréchalerie. Depuis mon enfance, j'ai été impressionné par le nombre et les formes les plus diverses des marteaux, des pinces, des étam-pes, des limes et des tranchets qui étaient accrochés aux murs des forges tout près de la hotte noircie par le foyer. J'ai retrouvé chez M. Oberli un tel attirail; dans son musée, il ne manque que l'odeur de la corne des sabots brûlés par les fers rougis au feu. J'ai appris que dans la trousse du maréchal-ferrant il y

avait quinze outils, tous utilisés pour ferrer un cheval :

- le brochoir et les triçois ;
- le dérivoir et la gonge ;
- le rogne-pieds et la rénette ;
- le fcrretier et la râpe ;
- la pince à fer ou tenaille de forge ;
- le mandrin pour agrandir les mortaises à crampons ;
- le support de mandrin;
- la boîte à graisse;
- la clef à crampons ;
- le petit poinçon à déboucher ;
- la pierre à aiguiser.



Brochoir Triçoise Mailloche Pince à déferer Rénette Gonge Rogne-pieds

Pourquoi ferrer les chevaux ?

Lorsque l'homme a trouvé que le cheval pouvait être domestiqué, que ses réserves énergétiques, 20 à 30 fois supérieures aux siennes, pouvaient être exploitées, il a tout entrepris pour tirer profit de cette fabuleuse source d'énergie. Grâce à la ferrure à clous des sabots et au collier d'épaule, le cheval est devenu le premier moteur animé capable de tirer, de traîner et de déplacer des charges au moins égales à son poids. Dès lors le défrichement et l'agriculture intensive pouvaient commencer; aux populations nomades pouvaient succéder celles des agriculteurs sédentaires. Les fers cloués et le collier d'épaule étaient ce que sont aujourd'hui l'essence et le moteur; le tracteur étant le cheval. Cette énergie renouvelable a commencé au X^e siècle, après Charlemagne.

En Europe, elle est en train de disparaître; elle aura duré 1000 ans et survivra dans la définition du «cheval vapeur» que les physiciens transforment presque chaque jour en de nouvelles unités tant elles deviennent puissantes.

Les hipposandales

Avant le fer cloué, qui a été une révolution dans l'utilisation du cheval, les Gallo-Romains utilisaient des (...)

LES BOULES APOTROPAÏQUES

Il y a quelque dix-sept ans, j'avais à présenter une liste de fermes intéressantes pour « L'Année européenne du Patrimoine Architectural » et je parcourais le Haut-Erguël lorsque j'aperçus, avec étonnement, deux grosses boules sculptées dans une pierre d'angle de la maison 46 à la Rangée-des-Robert, datée de 1664, commune de La Ferrière. Situées à hauteur des yeux, à l'angle S-E au bord de la route, elles n'avaient pas de répondantes à l'angle S-O. Je me demandais pourquoi on les avait si curieusement placées; voulait-on décorer la maison? Je questionnai la propriétaire qui ne put me renseigner...



Boules apotropaïques à l'angle S-E de la maison 46 de la Rangée-des-Robert, La Ferrière.

Ainsi alertée, j'ai observé les angles des fermes et j'ai découvert bien d'autres boules. Il ne s'agissait pas de bossage décoratif : jamais de symétrie; les boules sont disposées irrégulièrement de façon tout à fait arbitraire : soit au bas des angles, soit au milieu ou tout en haut. Elles sont uniques, parfois doubles, une de chaque côté de l'angle, ou multiples, mais généralement sur un seul angle du bâtiment et du côté de la rue. Soigneusement sculptées, elles n'ont pourtant rien de décoratif ou d'esthétique !

J'en ai trouvé aussi autour des portails (Loewembourg), des portes d'entrée (Gléresse), voire des portes d'écuries (Les Genevez) ; rarement au milieu des façades (Le Bizot); le plus souvent sur des maisons isolées ou bâties à l'entrée des villages. Il y en a également sur des (...)



Deux boules sur le linteau de la porte de l'écurie de l'ancienne maison Jourdain XVI^e, aux Genevez.



Double boule au milieu de la façade de